

LES

# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLET (suite et fin). — HISTOIRE DE MADAME D'AIGRIZELLES, par CHAMPELEURY (1<sup>re</sup> partie). — VARIÉTÉS. — CHRONIQUE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Les femmes se dédommagent aux théâtres de la privation des bals et des grandes soirées, et elles se parent avec une nouveauté et une diversité qui suffisent à défrayer tous les bulletins de mode. A la dernière représentation aux Italiens, nous avons remarqué les plus riches et les plus jolies toilettes. La belle duchesse de D... portait une robe en velours cerise : la jupe était brodée par-devant de losanges de jais, formant tablier; sur le corsage décolleté, et à pointe, se répétaient les mêmes broderies en plus petit, ainsi que sur les deux bouffants en velours des manches courtes. La berthe était en point d'Angleterre blanc, et la même dentelle garnissait les manches. La sévigné était en brillants, de même que le bracelet et les boutons d'oreilles (formés d'un seul gros diamant); dans les beaux cheveux noirs de la duchesse scintillaient entre les deux bandeaux une traînée de petites étoiles en étincelles, et ce cercle lumineux était clos derrière la tête par deux grappes de brillants reliant les bandeaux au chignon. La sœur de la duchesse, aussi blonde que sa sœur est brune, portait une robe de taffetas blanc; la jupe avait deux volants qui formaient une double tunique; ces volants de taffetas étaient bordés de deux velours cerise sur lesquels venait mourir une haute dentelle de Bruxelles recouvrant entièrement les volants. Les mêmes dentelles composaient la berthe et étaient posées entre les bouffants des manches courtes, sur lesquelles se jouaient des flots de petits velours cerise; des flots pareils pomponnaient le corsage et s'échappaient par-dessous la berthe. La coiffure de la jeune femme se composait d'un rang de rubis et de touffes de bruyères blanches; la sévigné était en perles et rubis de même que le bracelet. Ces deux robes sortaient des mains de madame Minette.

L'autre jour à l'Opéra nous avons remarqué deux

toilettes pleines de distinction. Une jeune femme d'un blond cendré portait une robe de taffetas mi-parti gris perle et mi-parti rose pâle, c'est-à-dire que les six volants de la jupe, découpés à l'emporte-pièce, s'alternaient dans ces deux nuances, et que le corsage décolleté et les manches étaient tout recouverts de volants déchiquetés plus petits; la chemisette était en malines, et une dentelle pareille garnissait le bas des manches. Le bracelet et la sévigné étaient des bijoux artistiques de chez Froment Meurice, petites figurines en platine rehaussées de topazes brûlées. La coiffure était fort simple, des velours roses et gris frisés en spirales tombaient de chaque côté des bandeaux.

L'autre toilette, portée par une femme aux cheveux châtain, était bleu de ciel : la robe, en velours épinglé, avait pour garniture à la jupe deux quilles en blonde blanche, de chaque côté du lé de devant; sur le corsage, décolleté et à pointe, des blondes du même dessin formaient revers; les manches courtes en étaient garnies entre les bouffants. La sévigné, le bracelet et les boutons d'oreilles étaient en grenats entourés de turquoises. La coiffure se composait de deux grandes tiges de fleurs en velours du même bleu que la robe et à feuillage de velours grenat. Ces tiges grimpantes, ou plutôt pendantes, portaient des creux des bandeaux et descendaient en serpentant sur les blanches épaules de la jeune femme. Cette coiffure était du plus gracieux effet.

Les deux robes que nous venons de décrire avaient été faites par madame Camille.

Les burnous sont toujours fort bien portés pour sortie de spectacle ou de soirée; on en fait en pourpre garnis de cygne qui sont du plus riche effet.

Nous avons rencontré la semaine passée chez Giroux madame de C.... et ses deux charmantes filles (l'une a quinze ans, l'autre dix-huit) faisant des emplettes de jour de l'an. Leurs toilettes étaient d'une telle distinction que nous allons les décrire. La mère portait une robe de velours noir : la jupe était unie; un petit caraco ajusté à la taille formait le corsage; au bord du caraco serpentait une petite tresse de jais, au-dessus de laquelle s'élevait un large entre-deux de dentelle noire (posé à plain sur le velours) couronné d'une tresse de jais pareille à celle du bord; le même entre-deux et les mêmes tresses de jais remontaient sur la branche dans toute sa hauteur et en garnissaient le bas



en deux rangs; enfin un ornement pareil était fixé en berthe sur le dos et sur la poitrine. Ceci est une nouveauté imaginée par madame Minette, et qui pourrait bien remplacer les bretelles, qui datent déjà sur les corsages montants. Un beau châle de cachemire long fond bleu de ciel flottait sur cette robe. Le chapeau était en velours épinglé blanc. L'ainé des jeunes filles avait une robe en drap zéphyr couleur bronze: la jupe était ornée sur le devant de galons formant tablier et tout recouverts de grelots en passementerie; sur le devant du corsage montant, sur les basques et sur les manches se groupaient les mêmes ornements. Le chapeau était en peluche marron, avec un grand nœud bordé de dentelle noire sur la passe; des primevères roses ornaient le dessous de tête. La sœur cadette portait une robe de taffetas noir dont le tablier de la jupe était formé par des grecques en tout petits velours. Les mêmes grecques garnissaient le corsage montant. Le chapeau était en satin piqué noir, bordé de peluche rose et ayant pour tout ornement sur la passe deux petites traverses fixées par deux boucles d'acier bruni. Le dessous de tête était en blonde blanche et nœuds de peluche rose. Les deux sœurs portaient deux manteaux pareils, mi-partis drap, mi-partis velours noir. La partie supérieure, dessinant une pèlerine, était en velours, le bas était en drap. Ces manteaux, fort simples, étaient d'un goût parfait. Robes, chapeaux et manteaux, portés par la mère et les filles, avaient été confectionnés par madame Minette.

Mais parlons un peu des enfants, ils ont aussi leurs théâtres et leurs petites soirées pour lesquels on les pare le soir. Nous avons vu pour petite fille une ravissante robe bleu Louise en popeline, à légers carreaux blancs. Le corsage, à la suisse, n'avait pas de manches, et était rattaché par des barrettes de taffetas bleu avec nœuds à pans au milieu; sur la poitrine et sur le dos, même façon. Au lieu de basques des flots de rubans bleus, et encore des flots des mêmes rubans pour soutenir les bouillons de mousseline de la chemisette, qui formait corsage à cette robe.

Pour petit garçon, c'est un béret en peluche marron bordé de moire antique de même nuance avec plumes de héron et ganse d'argent. Une petite jupe en popeline verte, à carreaux noirs, fixée à la taille par trois gros plis creux, faisait largement bouffer la robe, robe à corsage, à basques déchiquetées et séparées par des boucles de ruban superposées. Une grande pèlerine en peluche marron bordée de moire antique, comme le béret, complète ce costume.

CLÉOPHÉE.

#### Détails du Dessin.

*Première toilette de jeune mariée.* — Robe de moire antique blanche; sur la jupe, unie, est posée une haute dentelle de point de Bruxelles, formant demi-tunique arrondie sur le lé de devant et relevée sur les deux côtés par un grand nœud de ruban. Le corsage, fermé par

des boutons en perles blanches, est orné d'une dentelle de même dessin, en plus petit, formant bretelles, garnissant les basques et recouvrant presque en entier les manches. Le col assorti et clos par une broche en perles fines. Bouquet de corsage en fleurs d'oranger, fixé par un nœud pareil à ceux de la jupe. Couronne de roses blanches et de boutons d'oranger. Grande écharpe de tulle illusion, formant voile, fixée au milieu du chignon par une agrafe de perles fines. Souliers de satin blanc, gants de chevreau blanc. Livre d'heures de chez Curmer, à couverture de velours blanc rehaussé d'émaux et de mosaïques.

*Seconde toilette de mère.* — Robe de moire antique verte. Le corsage est montant; les basques et les manches sont garnies de dentelle noire. Col et manches de dessous en point d'Angleterre. Mantelet de velours noir garni de dentelle noire. Chapeau blanc orné de plumes et de blonde. Gants en chevreau maïs. Bracelet, en forme de serpent, or et émail.

#### Potichomanie.

Dans les explications que nous avons données pour décorer une boîte en verre, nous avons oublié de recommander d'encoller avant tout le papier par une couche de colle de pâte épaisse passée par derrière, et d'une couche de la même colle très-claire (très-étendue d'eau) passée par-devant; cette précaution est nécessaire pour que la gomme et la couleur du fond ne traversent pas le papier.

### LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

(SUITE ET FIN.)

Tandis que Mirabeau était reporté chez lui par une population entière, le marquis de Marignane rentrait seul et honteux dans son hôtel, où sa fille l'attendait avec anxiété. En apprenant l'immense succès obtenu par le plaidoyer de son mari, la comtesse fut un instant ébranlée dans ses résolutions: la lassitude de la lutte, l'amour-propre qui s'éveillait en elle à la pensée de cet homme dont elle portait le nom et dont le génie émouvait, entraînait toute une ville et frappait d'admiration un prince étranger, ces sentiments divers l'auraient disposée à une réconciliation, si les obstacles de son entourage n'avaient pas combattu sa volonté toujours chancelante, toujours vaincue. — Le comte de Galiffet et le comte de Gr... arrivèrent chez le marquis de Marignane pour lui rendre quelque courage; ils le trouvèrent, ainsi que sa fille, accablés du triomphe de Mirabeau, et presque disposés à céder.

— Sans doute, la journée a été pour lui, dit le



comte de Gr..., mais nous pourrions avoir une bonne revanche si vous voulez suivre mes conseils.

— Et quel avocat trouverons-nous qui puisse le combattre victorieusement? répondit le marquis de Marignane; qui aura cette éloquence, cette passion, cette ardeur qui ne sont qu'en lui?

— La faconde et la déclamation ne sont pas tout, reprit froidement le comte de Gr...; un mémoire sérieux où les faits remplaceraient les phrases, où les accusations les plus foudroyantes tomberaient sans ménagement sur votre adversaire, un tel mémoire aurait bien vite anéanti l'éloquence qui vous éblouit.

— Je sais bien que nous pourrions le confondre par les déclarations mêmes de son père, qui aujourd'hui veut nous l'imposer pour s'en débarrasser; mais mon honneur répugne à trahir les secrets d'une correspondance.

— Je ne m'explique pas encore, ajouta le comte de Gr...; avant de prendre aucune résolution, attendons l'arrêt de la cour, il sera bientôt connu, et alors nous verrons à terrasser l'audacieuse outrecuidance de M. le comte de Mirabeau.

Le 24 mars, quatre jours après la plaidoirie de Mirabeau, sa demande à fin de réunion provisoire fut accueillie par une sentence qui enjoignit à la jeune femme de se rendre dans trois jours auprès de son mari, ou de se retirer dans un couvent et d'y recevoir ses visites.

A la nouvelle de cet arrêt, la vanité de madame de Mirabeau s'irrita vivement, le marquis de Marignane fut plein d'effroi, et le comte de Gr... les trouva dans les dispositions qu'il pensait favorables à l'exécution de son dessein.

— Je vais, dit-il au marquis, poser nettement la question de l'intérêt qui nous est commun. Le comte de Mirabeau redemande sa femme, et la loi la lui accorde; mais votre sentiment, celui de ma cousine, celui de toute sa famille et de tous ses amis est qu'elle ne se réunisse jamais à son mari: or, pour en venir à ce but, il faut faire sans hésiter une demande en séparation, et l'appuyer par la publication d'un mémoire dont les arguments irrésistibles sont, vous le savez, entre vos mains.

— Que voulez-vous dire? s'écria le marquis de Marignane, qui eut le premier mouvement d'indignation d'un gentilhomme, pensez-vous que je chercherai des armes dans le secret d'une correspondance privée? que je trahirai les accusations qu'un père indigné portait contre son fils en se confiant à moi? Non, mon cousin, je ne puis avoir recours à un pareil moyen.

Eh quoi! répliqua le comte de Gr... en affectant une sorte d'exaltation morale, si ces confidences du père sont l'aveu des vices et des crimes du fils, n'en devez-vous pas la révélation à la justice, afin qu'on l'en punisse, afin qu'on le sépare du moins de votre famille, où il veut apporter le trouble et le déshonneur?

— Mais, mon cousin, objecta presque involontairement la comtesse de Mirabeau, il y a peut-être un peu

d'exagération dans ces lettres écrites par le marquis de Mirabeau contre son fils, et ce serait mal à nous de les publier.

— Je ne songeais, ma cousine, qu'à vos intérêts, qu'à votre situation, dit d'un ton doux le comte de Gr...; mais libre à vous d'aller dans un couvent et d'y recevoir les visites de votre mari.

— Vous êtes irritant, monsieur, vous savez bien que cela ne sera pas, que cela ne peut être; mais entendez-vous avec mon père pour me tirer de cette situation. Que voulez-vous que fasse une pauvre femme qui ne comprend rien aux lois, qui ne sait pas même quels sont ses droits? Je suis torturée, et j'ai besoin de repos. Et elle se retira comme accablée.

— Vous le voyez, votre fille perd la tête, dit le comte de Gr... au marquis de Marignane, ayez donc plus de force d'âme qu'elle; si vous ne venez pas à son aide, dans trois jours elle est séparée de vous, et notre adversaire triomphe!

— Et moi aussi, dit le marquis, je suis tourmenté, persécuté; je mourrai sous le poids des chagrins.

— Eh bien! déchargez-vous sur moi de toute cette affaire, reprit avec instance le comte de Gr..., et je vous promets que tout réussira. Votre fille restera près de vous, vous ne perdrez rien votre fortune, et vos habitudes les plus chères ne seront pas troublées.

— Que faut-il faire? dit le marquis à moitié vaincu par sa mollesse.

— Me livrer cette correspondance où le père dévoile le fils; je me charge d'après ces documents de faire rédiger le mémoire et d'anéantir notre ennemi.

— Mais est-ce là une guerre loyale, dit le marquis de Marignane hésitant encore.

— Vos scrupules sont de la faiblesse envers un tel homme. Du reste, je prends tout sur moi; confiez-moi ces lettres et n'y pensez plus; vous n'aurez aucune démarche à faire, aucun ennui à subir. Laissez-moi toutes les peines, vous en recueillerez le fruit.

Et poussant le marquis de Marignane vers un secrétaire où la correspondance du marquis de Mirabeau était enfermée, il le força doucement à l'ouvrir.

— Supposons que votre plan réussisse, dit le marquis de Marignane en lui remettant les lettres, et que la publication de ce mémoire nous gagne le public, pensez-vous qu'il entraînera aussi les juges?

— Sans nul doute, répliqua le comte de Gr..., les juges mieux que le public; car les juges sont déjà à moitié gagnés, ils sont tous nos parents ou nos amis.

— Et pourtant leur premier arrêt a été contre nous.

— C'est tout simple, le comte de Mirabeau réclame sa femme, reprit le comte de Gr..., la loi la lui accorde, les juges ne peuvent la lui refuser; mais quand nous demanderons la séparation, quand nous plaiderons pour l'obtenir, alors vous verrez de quel côté est la force, de quel côté penchera la justice. Songez donc que ces messieurs du parlement tiennent tous à vous, à votre fille, aux agréments de votre maison; que vous



êtes le représentant de leurs goûts, de leurs idées; taudis qu'ils n'ont aucun penchant pour le comte de Mirabeau; il ne rencontre ici de sympathie que dans le peuple, dont il flatte les passions.

Cédant tout à fait à ces réflexions, qui ne manquaient pas d'une certaine vérité, le marquis de Marignane laissa entre les mains du comte de Gr... la correspondance dont il venait de s'emparer, et celui-ci se hâta de sortir afin de mettre à couvert d'un nouveau scrupule ce dépôt si précieux pour lui.

En moins de vingt-quatre heures le mémoire le plus infamant fut rédigé contre Mirabeau, et ce qui doit frapper douloureusement nos lecteurs, ici encore, c'est le père qui fournit des armes contre le fils. Toujours actif, toujours présent comme la fatalité, l'esprit d'anathème du marquis de Mirabeau poursuit la destinée de son enfant et semble, par une instinctive vengeance, le pousser à l'abîme; ce bras qui frappe, même à son insu, cette voix qui maudit sans le savoir a quelque chose de sinistre qui remplit l'âme d'effroi, et l'on se demande si le père de Mirabeau ne fut pas, ici-bas, son mauvais génie!

Durant les longues prisons du château d'If, du fort de Joux et de Vincennes, le marquis de Mirabeau avait entretenu avec sa belle-fille et avec le marquis de Marignane une correspondance suivie dans laquelle il épanchait tout le fiel qu'il avait contre son fils; ces lettres étaient pleines d'accusations monstrueuses; sous la plume de son père les erreurs de Mirabeau se transformaient en crimes, et souvent le marquis répétait à sa belle-fille que si jamais son mari la réclamait, il s'opposerait de tout son pouvoir à cette réunion; c'est sur cette promesse imprudente que se fondaient les conclusions du mémoire. En vain le marquis de Mirabeau s'éleva-t-il contre la violation de sa correspondance, en vain en appela-t-il à l'honneur du marquis de Marignane par des lettres pleines d'énergie et d'éloquence, le pamphlet judiciaire parut, et l'effet en fut tel que dès lors Mirabeau regarda sa cause comme perdue.

« Cet infâme mémoire n'est qu'un libelle diffamatoire (écrivait à ce sujet le bailli au marquis de Mirabeau) qui ne fait qu'effleurer la question réelle, mais dont le tissu n'est autre que d'accuser ton fils de toutes sortes de crimes, le tout fondé sur des lettres par toi écrites à Marignane et à cette indigne femme. Où as-tu pris un pareil amoncellement d'outrages et d'injures? On dirait ces lettres vomies par l'enfer. »

Le marquis répondit : « Je suis comme David, qui gémit de la révolte de son fils et ensuite de sa punition. »

Le scandale que produisit ce mémoire fut encore fomenté par les parents et les amis de la comtesse de Mirabeau, qui s'empressaient de le répandre en le commentant. Dans toute cette affaire le comte de Galiffet se montra ostensiblement un des ennemis les plus actifs de Mirabeau; non-seulement l'affection qu'il avait pour la comtesse le disposait à ce rôle, mais il

y était aussi poussé par le comte de Gr..., qui cherchait à se mettre à couvert derrière lui de toutes ses machinations.

La veille du jour où Mirabeau devait comparaître de nouveau devant la grand'chambre pour y combattre l'effet de cet odieux mémoire et plaider ses droits contre sa femme, il se promenait le soir sur le cours avec son ami milord Peterborough, qui donnait le bras à deux jeunes femmes de la noblesse; le comte de Galiffet passa près d'eux, les regarda avec insolence, et ne salua point ces dames, qu'il connaissait : lord Peterborough fut à lui en portant la main à son épée; mais Mirabeau l'arrêtant, lui dit avec instance : — Cet homme m'appartient, ne le touchez pas, je suis pour à présent son capitaine des gardes.

Le comte de Galiffet ne répondit rien et se perdit dans la foule.

Peu de jours après, Mirabeau avait perdu son procès; l'arrêt portait que sa femme resterait chez son père, et que les époux seraient séparés de corps et de biens jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné. Le partage entre huit juges avait duré quatre heures, enfin on parvint à détacher le cinquième du parti de Mirabeau, et il fit pencher la majorité en faveur de la comtesse.

Aussitôt que cet arrêt eut été prononcé, Mirabeau chercha, mais en vain, le comte de Galiffet, celui-ci l'avait évité plusieurs fois et ne s'était jamais trouvé aux rendez-vous qui lui étaient donnés. Un matin, comme Mirabeau sortait de chez lui, tenant dans ses bras plusieurs livres qu'il reportait à la bibliothèque de la ville, il aperçoit le comte de Galiffet à l'angle d'une rue, il se précipite vers lui, dégage son bras droit, tire son épée, et lui crie de se tenir en garde. Leurs chasseurs et leurs domestiques s'écartent d'après leurs ordres et, pour contenir les curieux, se placent aux deux extrémités de la rue, étroite et courte. Le combat fut vif, mais de peu de durée; le comte de Galiffet eut le bras droit traversé de part en part, Mirabeau lui fit grâce de la vie. Il chercha vainement un autre adversaire plus coupable et plus déloyal que celui qu'il venait de punir, le comte de Gr... s'était dérobé à sa vengeance par la fuite.

Peu de jours après ce duel, Mirabeau quitta la Provence : qu'avait-il à faire désormais dans ce pays qui fut le berceau de ses pères? la vie de famille était fermée pour lui! Il comprit alors qu'une autre carrière plus vaste, plus hardie, plus ambitieuse que celle d'un gentilhomme de l'ancien régime lui était ouverte; tous ses nobles sentiments, toutes ses hautes facultés méconnues par les siens, il songea à les faire servir aux besoins de la grande famille humaine, dont désormais il embrassait la cause; et quand le bailli de Mirabeau déplorait, en lui disant adieu, la ruine de leur maison, il s'écria : — La patrie sera ma femme, le peuple mes enfants, la gloire nationale mon héritage!

Ce vœu s'accomplit : lorsque Mirabeau revint à Aix,



ce ne fut plus comme un fils de famille proscrit et persécuté, ce fut comme un grand homme dont la France était fière et que le peuple portait en triomphe. Toute la province se leva pour le saluer et le bénir; on eût voulu le garder dans cette terre où il était né; et quand il échappa à l'amour et à l'admiration de ses compatriotes, toute cette population enthousiaste du Midi entoura l'hôtel où se cachait la comtesse de Mirabeau, et lui enjoignit de se réunir à son mari et de donner à la France des rejetons de ce sang généreux.

Frappée par cette grande voix du peuple, qui, elle le sentait bien dans son âme, était aussi la voix du devoir et celle de Dieu, la comtesse de Mirabeau se disposait à partir pour Paris; hélas! il n'était plus temps, Mirabeau venait de mourir.

Il est des hommes destinés à ensevelir leur race, ils ne laissent pour postérité que les œuvres de leur génie (1).

Madame LOUISE COLET.

## HISTOIRE DE MADAME D'AIGRIZELLES.

Quelque temps après la révolution de février, Raymond G... fut nommé membre de la commission des grâces, destinée à remplacer l'action royale en cas de commutation de peines ou même d'amnistie. Raymond entra dans la vie politique avec l'ardeur d'un homme de trente ans qui a pu voir ses espérances réalisées et ses convictions partagées: élevé par son père dans des sentiments d'honnêteté républicaine absolue, Raymond n'avait pu, au tiers de sa vie, s'irriter contre l'avenir, qui rend irritables, inquiets, les meilleurs caractères quand l'idéal qu'ils envisagent recule sans cesse. La république était venue surprendre Raymond G... au tiers de sa vie: ayant une aisance suffisante pour ne pas chercher de places, il n'avait jamais été obligé de faire des bassesses; se contentant d'une vie modeste, il n'éprouvait pas cet aigrissement contre le luxe et la richesse qu'on a pu taxer d'envie chez des honnêtes gens, mais dans la misère. Quoiqu'il n'eût jamais désiré ni honneurs, ni dignités, Raymond fut heureux de cette nomination qui constatait son utilité dans le mouvement social; jusqu'alors il avait passé son temps à étudier. Il sentait que le moment était venu d'appliquer les idées qu'il avait puisées chez les anciens et

les modernes. La place que le gouvernement lui accordait était surtout une de ces missions que tout homme droit et vertueux ambitionne de remplir: le droit de grâce. Étudier la chose jugée, rechercher si une influence étrangère, locale n'a pas poussé un tribunal à infliger une condamnation trop sévère; suivre la vie de l'accusé pas à pas depuis sa condamnation, rendre quelquefois un homme à la société assez tôt pour qu'il n'ait pu se familiariser dans les maisons de détention à l'idée du crime, et surtout pouvoir sauver la vie à un condamné à mort, quelle belle mission! S'il est vrai qu'un roi soit heureux, Raymond fut aussi heureux qu'un roi, puisqu'il en avait le plus beau privilège.

Aussitôt après avoir reçu ses instructions, Raymond prit une forte quantité de dossiers, voulant travailler à lui seul deux fois autant que chacun de ses confrères, et il revint chez lui avec l'idée de ne sortir qu'aussitôt les dossiers dépouillés. Il avait la joie fiévreuse d'un collectionneur, d'un bibliophile, qui rentrent dans leur cabinet les poches pleines de merveilles. Mais il n'y avait pas deux jours qu'il était à son travail qu'on vint le prévenir de l'arrivée de certaines personnes inconnues. C'étaient des parents des accusés qui venaient solliciter en faveur de leurs pères, de leurs mères, de leurs frères emprisonnés. Raymond écouta poliment ces personnes et leur dit qu'il n'avait pas encore étudié les dossiers, mais que les accusés pouvaient compter sur la justice. Le lendemain il vint le double de personnes, le surlendemain le triple, le quatrième jour l'antichambre ne désemplit pas. Raymond reçut chacun à son tour, quoique le thème fût invariablement le même: à entendre les parents, le condamné n'était jamais coupable. Le cinquième jour, Raymond voulut sortir et trouva son escalier encombré de solliciteurs depuis le rez-de-chaussée jusqu'au quatrième où il demeurerait. Il y avait des gens de Paris et de la banlieue, des gens de province et même des colonies; toutes les classes étaient représentées, depuis le gueux jusqu'à des riches parents de notaires condamnés pour faux et vols. Tout le monde était suppliant, les larmes aux yeux; il y avait réellement des douleurs sincères; des maîtresses venaient plaider pour leurs amants, de vieux pères à cheveux blancs pour des fils indignes, des femmes ruinées par la condamnation de leurs maris venaient les redemander. Raymond les reçut encore et ne sortit pas; mais, après douze heures d'attention soutenue, pendant lesquelles il avait à peine pu prendre quelque nourriture, il alla chez le ministre et lui dit combien il était dangereux de donner les noms des membres de la commission des grâces, que des ordres étaient nécessaires pour que les bureaux ne fissent connaître ni leur nom, ni leur adresse, qu'autrement la mission était impossible à remplir. Toute la journée était prise de la sorte; l'étude des dossiers ne se faisait pas, et il était à craindre que, malgré une grande force de caractère, on ne se laissât influencer, soit par la position des in-

(1) La comtesse de Mirabeau émigra avec son père, et se remaria dans le Piémont au comte de la Rocca, dont elle eut un fils qui mourut très-jeune; elle perdit aussi ce second mari et rentra en France en 1796; elle reprit le nom de Mirabeau, s'entoura de tous les souvenirs du grand homme qui n'était plus, vécut quatre ans au milieu de sa famille, et mourut à peine âgée de quarante-huit ans (le 6 mars 1800), dans la chambre et dans le lit même de Mirabeau, dont le souvenir lui inspirait chaque jour les regrets les plus amers.



tercédants, soit par leurs larmes, soit par le déshonneur que supportaient d'honorables familles par la condamnation d'un membre. Raymond demandait l'autorisation de ne plus recevoir personne dans son domicile, le ministre la lui accorda, frappé des raisons qui lui étaient exposées. Les bureaux ayant donné l'adresse de Raymond, il vint le lendemain autant de monde, mais le domestique répondit que son maître ne recevait plus; la foule diminua de jour en jour, et Raymond se croyait quitte des solliciteurs, lorsqu'un matin il entendit un son de voix féminin qui partait de l'antichambre. Le domestique entra bientôt et posa une carte sur le bureau de Raymond.

— Monsieur, une dame désire vous parler.

— Vous savez bien que je ne reçois personne.

— Monsieur, cette dame a insisté, je lui ait dit que vous n'y étiez pas, elle prétend qu'elle ne s'en ira que certaine que vous ayez vu son nom.

Raymond lut sur une carte élégante : *Madame d'Aigrizelles*.

— Je ne la connais pas, dit-il, répondez que je n'y suis pas.

Le lendemain, le domestique entra dans le cabinet de son maître.

— Monsieur, c'est la dame d'hier; malgré l'assurance que je lui ai donnée qu'elle ne serait pas reçue, elle revient encore et m'a prié de vous donner sa carte.

— Je ne reçois pas, dit Raymond, qui crut d'abord qu'il connaissait cette dame, mais qui trouva dès le soir même le nom d'*Aigrizelles* au milieu des dossiers à étudier.

Toute la semaine le domestique, à un coup de sonnette timide, allait à la porte en reconnaissant la même dame qui ne se lassait pas de venir importuner Raymond, et qui s'en allait sans avoir pu l'entrevoir.

Raymond ne songeait plus à cette femme importune, lorsqu'il reçut un matin le billet suivant, signé d'un des membres les plus influents du gouvernement provisoire :

« Mon cher Raymond, veuillez écouter attentivement la personne qui vous remettra ce billet, je vous en saurai le plus grand gré. »

Sur l'ordre de son maître, le domestique fit entrer une dame qui dès l'abord s'annonça comme madame d'Aigrizelles. En entendant ce nom, Raymond fut surpris de s'être laissé prendre à ce piège, et, tout en faisant signe à la dame de s'asseoir, il put l'examiner. C'était une femme de trente-quatre à trente-cinq ans, belle encore et de la physionomie la plus distinguée. Ses habits étaient choisis avec un goût irréprochable, et, quoiqu'elle eût une toilette simple et sérieuse, qui convenait pour ainsi dire à la visite qu'elle se ménageait, on sentait une femme à la mode et du meilleur ton.

— Monsieur, dit-elle d'une voix d'un timbre doux et mélancolique, avez-vous eu le temps de vous occuper de l'affaire de mon fils?

— Oui, madame, dit Raymond, et je regrette qu'une influence amicale soit venue me surprendre, car si j'avais cru que la personne dont il était question dans le billet fût madame d'Aigrizelles, je ne l'aurais pas reçue.

— Oh! monsieur, que vous êtes cruel! Vous n'avez donc pas d'enfants?

— Non, madame, je ne suis pas marié.

— Et puis-je espérer, monsieur, pour mon fils? dit madame d'Aigrizelles en hésitant.

— Voilà, madame, pourquoi je me suis imposé de ne plus recevoir de parents. Est-il rien de plus douloureux que de trouver dans un cabinet un homme tout comme les autres, sans appareil, sans la pompe du tribunal, et qui est obligé d'accroître la douleur bien légitime des parents? C'est une mission bien pénible, croyez-le, madame.

— Mon fils, monsieur!

— Ne m'avez-vous pas compris, madame, je voterai contre la demande en grâce de monsieur votre fils.

— Est-il possible! dit madame d'Aigrizelles, vous n'avez donc pas lu la cause?

— Au contraire, madame, j'ai lu le dossier et je l'ai relu; le voici, dit-il en présentant une liasse de papiers serrée d'un galon de couleur; je l'ai relu, frappé de l'insistance que vous mettiez à venir tous les matins à ma porte, et, malheureusement, mon opinion première s'est enracinée profondément.

— Mon pauvre Henri était si jeune! s'écria madame d'Aigrizelles.

— Il avait vingt ans, madame, et la combinaison qu'il a déployée dans cette malheureuse affaire démontre, au contraire, un esprit froid et logique dans le mal.

— Je réponds, monsieur, de le ramener au bien si on me le rend; vous avez une mère, monsieur, qui vous a élevé... Croyez-vous qu'en ne quittant plus mon fils de vue je ne saurai pas le rappeler à de bons sentiments? C'est moi, monsieur, qui suis la criminelle dans cette affaire, ce n'est pas mon pauvre Henri; je l'aimais trop, je lui passais ses fantaisies, ses caprices, j'applaudissais à tout ce qu'il faisait quand il était enfant; ce qu'il faisait, personne ne le faisait comme lui... Il me semblait qu'il était le plus beau de tous les enfants, qu'il avait une voix d'ange, je le regardais marcher avec l'admiration que j'aurais eue devant un prince... C'est ma faute, j'ai ainsi perdu mon Henri; aussitôt qu'il est entré au collège, il a eu trop d'argent à sa disposition et pas assez de réprimandes; je ne voulais pas qu'on le fit travailler, tant je craignais qu'il ne devint malade... Vous voyez, monsieur, comme je l'ai mal élevé... Plus tard, il est allé à Poitiers faire son droit; j'espérais que sa tante veillerait sur lui: mais la jeunesse l'a entraîné à des actions qu'il n'aurait pas commises deux ans plus tard, qui lui font honte maintenant et dont il se repent en versant des larmes. Rendez-moi mon fils, monsieur!



— Je n'ai pas le pouvoir, madame, dit Raymond, de faire mettre votre fils en liberté.

— Cela dépend de votre rapport, monsieur, je le sais.

— Je ferai un rapport, il est vrai, madame, à la commission ; mais là la situation de votre fils sera débattue par tous les membres présents.

— Et vous êtes contre mon pauvre Henri, monsieur ? Madame d'Aigrizelles pleurait et restait accablée.

— J'aurais pu vous dire, madame, continua Raymond, que mon rapport était favorable ; à quoi bon ! C'était vous donner des espérances qui ne se réaliseront pas. La commission est composée de personnes honorables qui ont accepté une mission toute de dévouement et qui ne se laisseront guider par aucune influence étrangère... Croyez-moi, madame, quoique la seule consolation que j'aie à vous donner puisse vous sembler dure, monsieur votre fils n'a plus que trois ans à faire.

— Trois ans ! s'écria madame d'Aigrizelles en se levant brusquement ; trois ans, monsieur ! vous ne savez pas ce que sont trois ans pour une mère... Si j'avais trois vies à remplir, je mourrais trois fois de douleur... Allez, monsieur, je vous souhaite dans l'avenir un fils aussi peu coupable que le mien, qui commettra quelque légèreté, et que vous irez redemander à genoux comme je le fais, et alors seulement vous sentirez votre dureté et votre sécheresse de cœur.

Sur ces paroles, madame d'Aigrizelles sortit en rabaisant son voile, et laissa Raymond livré à ses réflexions. Les derniers mots de la mère plaidant pour son fils avaient produit quelque effet sur lui, quoiqu'il eût une vive foi dans le rapport qu'il venait de mettre au net sur cette affaire. La procédure relative à Henri d'Aigrizelles n'offrait pas de ces doutes dans lesquels sont enveloppés quelquefois certains crimes. Le principal accusé avait d'abord nié sa participation à l'affaire ; mais, écrasé par les dépositions de ses complices, il finit par avouer les charges qui pesaient sur lui.

En 1846, le petit commerce de Poitiers fut tout d'un coup sous le poids d'une terreur immense. Des vols considérables se commettaient aux étalages des boutiques avec une audace telle qu'elle tenait du prodige. On eût pu croire que les filous les plus adroits de Paris s'étaient partagé la ville ; les épiciers, les confiseurs, les charcutiers, les marchands de nouveautés, tous ceux qui avaient un étalage sur la rue, étaient certains, le soir, de ne trouver que la moitié des marchandises étalées le matin. Malgré une surveillance active des boutiquiers et de leurs commis, les vols n'en continuaient à se montrer que plus fréquents. Le commissaire de police, étonné des plaintes qui affluaient sur son bureau, mit en campagne des agents, la gendarmerie, espérant découvrir dans les hôtels, dans les garnis, quelques forçats adroits qui évidemment se cachaient sous des titres d'emprunt ; mais la

police ne put constater qu'il était entré dans le pays des étrangers dont l'apparence fût suspecte. A d'autres époques on eût crié au miracle, car des mains invisibles semblaient s'emparer des objets et les transporter dans des endroits inconnus. Tout était bon pour les voleurs : comestibles, pièces d'indiennes, pains de sucre, étoffes de soie ; les mystérieux voleurs enlevaient jusqu'à des boîtes de sardines chez les charcutiers, jusqu'à des boîtes de cirage chez les épiciers.

La surveillance du commissaire de police était d'autant plus grande, que le maire lui avait fait entrevoir sa destitution au cas où les vols ne seraient pas découverts dans le mois. Après avoir mis tout son monde sur les dents, après avoir fait passer vingt nuits sans dormir à ses agents, le commissaire pensait à offrir sa démission plutôt que de la recevoir, lorsqu'un jour un enfant de la ville fut surpris en essayant de voler un paletot à la porte d'un tailleur confectionneur. L'enfant ne put nier son vol ; mais on aurait pu croire à un acte individuel, si, par des questions pressantes, le commissaire n'eût obtenu l'aveu qu'il portait le fruit de ses vols à un autre enfant plus âgé que lui de deux ans. Celui-ci, arrêté immédiatement, donna la clef d'une bande de voleurs qui ne comptaient pas moins de cinquante membres enrôlés en brigades et en demi-brigades. A cette époque, un jeune homme, Henri d'Aigrizelles, se faisait remarquer à Poitiers par de prodigieuses dépenses et par la vie de débauche qu'il menait. Il traversait la ville conduisant une élégante voiture à deux chevaux, tenait table ouverte, recevait les étudiants et entretenait deux actrices du Grand-Théâtre.

C'était un jeune garçon de dix-neuf ans, beau, bien fait, spirituel, de bonnes manières, et dont chacun enviait la vie facile et prodigue, en se demandant toutefois quelles sommes énormes il avait à sa disposition. Ce qui étonnait le plus était que le bruit public faisait courir une rupture avec sa famille, à la suite de dépenses exagérées, et que, loin de diminuer, elles ne faisaient qu'augmenter. Si Henri d'Aigrizelles avait fait des dettes en rapport avec ses dépenses, sa situation eût été vite mise à jour ; mais, au contraire des grands dissipateurs, il payait presque toujours comptant et semait l'or avec une superbe indifférence, qui remuait les désirs des étudiants en droit à douze cents francs. Mais la conscience publique se brise vite après les premières questions, surtout quand l'homme est généreux, prodigue et insouciant. Si les fournisseurs d'Henri d'Aigrizelles s'étaient demandé d'abord : — Où a-t-il cet argent ? le fait seul qu'il avait de l'argent et qu'il l'étalait superbement sur leur comptoir leur suffisait amplement ; il en était de même des camarades d'Henri, qui buvaient son vin, mangeaient ses soupers et s'enivraient avec ses femmes, et qui croyaient que cette vie des *Mille et une Nuits* devait toujours durer. La police, quoiqu'elle soit plus curieuse qu'un atelier de couturières, ne songea pas à sonder l'existence



dorée du brillant jeune homme dont le nom était dans toutes les bouches; son titre de noblesse, sa parenté avec une dame respectable de la ville, son air de distinction, ses façons larges de traiter la fortune semblaient innés en lui, et il semblait plus naturel de s'étonner s'il n'avait pas eu de fortune à dépenser.

Ce sont généralement les faits les plus simples qui étonnent les gens habitués à chercher chez les autres des signes de dissimulation. Un des plus redoutables voleurs de Paris, poursuivi sans relâche, l'avait bien compris, en se logeant dans la maison même du chef de la police de sûreté. Henri d'Aigrizelles, qui n'avait jamais excité les soupçons de la police de Poitiers, plongea toute la ville dans l'étonnement quand, après quelques jours d'instruction, on vint l'arrêter à son domicile, comme inculpé d'avoir organisé une bande nombreuse de petits voleurs, d'avoir dirigé leurs rapines avec une rare intelligence, d'avoir établi un vaste entrepôt des marchandises soustraites qu'il faisait parvenir à Paris, et dont la vente lui procurait les sommes énormes destinées à ses jouissances. A la première nouvelle de cette grave affaire, madame d'Aigrizelles, quoiqu'elle crût en devenir folle, accourut à Poitiers. Elle avait trois mois devant elle, elle les employa à voir juges et jurés, à se créer des relations dans les meilleures maisons de la ville, afin de se trouver en rapport avec les personnes qui devaient décider de l'avenir de son fils. Quoiqu'une partie du déshonneur attaché au nom de son fils dût retomber sur la famille, madame d'Aigrizelles excita un tel intérêt, qu'on la plaignit et qu'on essaya de lui venir en aide. A partir de la nouvelle de l'accusation, elle quitta ses habits ordinaires pour prendre des vêtements de deuil, et elle eut la force de cacher l'immense chagrin qui la dévorait pour ne pas fatiguer de ses larmes ceux qui s'intéressaient à son sort.

Henri d'Aigrizelles, même sur les bancs des assises, inspira une curiosité sympathique aux dames de la ville, qui, en comparant l'élégante physionomie du chef de la troupe aux mines repoussantes et basses des petits voleurs, faisaient des vœux pour son acquittement; mais le jury était composé d'un tiers de fermiers des environs qui ne se laissaient pas prendre au charme d'un citadin, et le tribunal, malgré l'indulgence qu'il désirait montrer, ne pouvait aller contre la décision du jury. L'avocat était un des plus jeunes du barreau de Paris, et un de ceux dont la réputation commençait à poindre. N'étant pas encore usé comme ces vieux routiers en robe noire qui vers la fin de leur carrière couvrent leur sécheresse de sentiment d'une sensibilité exagérée, il parla avec une chaleur entraînante et obtint un immense succès qui fut fatal à l'accusé, car le procureur du roi, qui avait été quasi gagné à la cause de madame d'Aigrizelles, se sentit jaloux du succès de l'avocat parisien; au lieu de parler mollement et de laisser dans l'ombre certaines parties dangereuses de l'accusation, il oublia ses promesses, attaqua l'accusé avec une extrême brutalité et remplit sa mission con-

venablement, — mû par un certain sentiment d'envie.

Henri d'Aigrizelles fut condamné à cinq ans de prison; cinq de ses lieutenants, les plus âgés, furent envoyés au bagne, et les plus jeunes, condamnés à rester jusqu'à leur majorité dans des maisons de correction. La majorité, qui a souvent le sens moral très-élevé, trouva que la punition du chef n'était rien en comparaison de ses instruments qu'on envoyait au bagne. C'était aussi l'avis de Raymond G..., quand deux ans plus tard, après la chute de Louis-Philippe, il devint membre de la commission des grâces, à laquelle s'adressait madame d'Aigrizelles. Au fond, Raymond était soulagé de la tournure qu'avait prise la sortie de madame d'Aigrizelles; il espérait ne plus la revoir: il se trompait. Le lendemain elle vint se représenter comme d'habitude, mais le domestique ne la laissa pas franchir l'antichambre.

— J'attendrai M. Raymond G..., dit-elle.

Et elle resta six heures sur la banquette, guettant le départ de Raymond et ne se doutant pas qu'un second escalier permettait à celui-ci de sortir par une autre porte. Cela dura une huitaine, elle attendait toujours; après quoi, soit qu'elle eût deviné la disposition de la maison, soit qu'elle eût interrogé le portier, le domestique respira de n'avoir plus à recevoir brutalement une femme qui lui en inspirait par sa grandeur de manières, sa douceur de voix et les chagrins qu'on entrevoyait même sous son voile.

Ayant de nombreux travaux et des courses au moins aussi nombreuses, Raymond était tenu d'avoir une voiture à la journée qui l'attendait dans la cour de l'hôtel où il demeurait. Malgré les ordres les plus sévères donnés au concierge afin de rebuter les solliciteurs, madame d'Aigrizelles parvint à connaître quand Raymond était chez lui en voyant la voiture l'attendre dans la cour, et elle attendait avec la patience d'un cocher de fiacre sur son siège. Raymond fut surpris une après-midi de trouver madame d'Aigrizelles appuyée contre la borne de la porte cochère, dans une toilette distinguée qui la faisait regarder de tous les voisins, qui comprenaient qu'une grande dame ainsi plantée devant un hôtel donne par sa présence le fil d'une aventure singulière, soit amoureuse, soit mystérieuse.

— Arrêtez! dit-elle au cocher avec un tel ton de commandement que celui-ci s'arrêta naturellement.

Madame d'Aigrizelles tourna le bouton de la portière et vint s'asseoir près de Raymond, stupéfait de tant de persistance.

— Pardonnez-moi, monsieur, d'user de tels moyens, mais vous me faites fermer impitoyablement votre porte depuis quelques jours; j'avais à vous parler, il faut que vous m'écoutez jusqu'au bout, dit-elle... Je sais que le conseil des grâces doit se réunir sous peu, j'ai voulu vous voir encore, vous dire les repentirs de mon fils, ses projets pour l'avenir. Si, monsieur, vous vouliez plaider pour lui, certainement il obtiendrait une



commutation de peine, sa grâce tout entière. Je m'engage, monsieur, à l'emmener à l'étranger, je ne le quitte plus, et nous ne reviendrons en France que lorsque son nom sera purifié par une conduite et des actions dignes de son nom. Ainsi, monsieur, vous le voyez, que vous importe qu'un jeune homme soit dans une prison? Que demandez-vous? qu'il soit puni de sa faute. Henri n'a plus que trois ans de prison, je vous offre de les changer contre dix ans d'exil; j'en signerai l'engagement, moi, dont la vie pure servira de base à ma parole.

— Madame, dit Raymond, nous vivons depuis six mois sous une forme de gouvernement presque neuve en France, et qui soulève partout de vives récriminations. Les pamphlets ont montré les hommes du pouvoir sous un jour défavorable et mensonger que la malignité publique s'est empressée d'adopter et de fausser encore plus. A une autre époque peut-être auriez-vous trouvé plus de clémence chez certains hommes, qui, se croyant assis en paix pour toujours dans des places honorifiques, auraient apporté dans l'affaire de M. votre fils une complaisance due à la persévérance de vos démarches. Tout gouvernement solide, quoiqu'il n'y en ait guère, trouve dans les majorités, dans ses courtisans, dans ses conservateurs, des esprits dévoués qui applaudissent à tous ses actes et qui lui permettent d'ébogner la loi; mais aujourd'hui, madame, le moindre agent de la république doit tenir à honneur de rester dans la ligne droite, de n'écouter que sa conscience, et de mettre de côté les intérêts privés pour penser d'abord à ceux du peuple. M. votre fils, madame, appartient malheureusement à la noblesse. Croyez bien, quoique je sois fils de bourgeois, qu'il n'entre aucune envie contre des titres qui peuvent encore exercer une certaine influence dans les rapports sociaux. La bourgeoisie est à la tête des affaires, elle ne peut garder ni rancune ni jalousie contre la noblesse; mais, madame, c'est parce qu'il reste dans le peuple des sentiments de défiance contre la noblesse qu'il importe qu'un noble qui a commis une faute subisse son châtiment. Un nouveau gouvernement com met de lourdes bévues; voulant concilier les partis, il adopte des demi-mesures; il devient mou et sans caractère quelquefois par trop d'humanité. Qu'en arrive-t-il, madame? c'est qu'il est attaqué à outrance par ses ennemis; c'est que les timides, qui feignent dans les premiers moments une adhésion complète, se redressent tout d'un coup quand ils sentent que l'autorité est paralysée par les généreux sentiments des hommes au pouvoir; de là naissent des réactions qui tous les jours enveniment les esprits, grossissent en nombre et finissent par paralyser les meilleures volontés, sauf, quand le gouvernement est lié et bien garrotté, à lui jeter la pierre, à le traîner dans la boue et à le remplacer par un autre. Ne croyez pas, madame, que je vous fasse un discours de procureur général; seulement j'ai voulu vous montrer que, si tous les hommes

qui concouraient à l'action du gouvernement se dévouaient à leurs fonctions avec l'humilité d'un rouage, la grande machine n'en irait que mieux. Je suis un des plus modestes employés de l'administration de la justice, mais je tâche de remplir ma mission avec zèle. J'agis comme si mes actions étaient connues du peuple; si je me présentais au club, madame, et que j'exposasse l'affaire de M. votre fils en public, en demandant sa liberté au scrutin secret, combien croyez-vous, madame, que je trouverais de boules en sa faveur? Pas une. Eh bien! madame, j'agis dans mon cabinet comme si je posais la question à la foule assemblée.

— Mais, monsieur, dit madame d'Aigrizelles, je ne demande plus sa liberté, je demande une commutation contre dix ans d'exil.

— Nous n'avons pas ce droit, madame; la balance pèserait trop en faveur du riche. Je crois et j'espère que vous ramènerez M. votre fils dans le droit chemin de l'honneur, mais l'éducation qu'il a reçue ne devait-elle pas le préserver de cette faute? Les tribunaux condamnent tous les jours des enfants de Paris qui n'ont reçu depuis leur naissance ni les conseils de la religion, ni de la morale, ni de l'instruction. Vous vous engagez à faire subir un exil de dix ans à M. votre fils; et qui dans l'État peut contracter avec vous cette permutation de peine? La loi, madame, est une pour tous, et ne contient pas de ces compromis singuliers qui permettent à des personnes favorisées de la fortune de se jouer des peines. M. votre fils sort de prison, je veux croire qu'il se repent sur le moment et qu'il accepte son exil; qui est-ce qui l'empêchera de retomber dans ses anciennes habitudes et de revenir en France? Personne ne peut l'empêcher, madame, et ce ne sera pas le pouvoir impuissant d'une mère; ni gendarmes, ni douaniers, ni frontières ne pourront s'opposer au retour de M. votre fils, car ni la loi, ni aucun de ses agents, ne peut contracter avec vous ce singulier contrat. Je suppose, au contraire, madame, que votre fils, sorti de prison, accepte toutes vos conditions, se conduise honorablement à l'étranger et revienne entièrement purifié de sa faute; pourquoi, madame, vous accorderai-je ce qu'un condamné pauvre ne songe même pas à demander? Un condamné sans argent ne peut voyager à l'étranger, il ne peut s'expatrier momentanément. Pour moi, madame, tous les condamnés sont égaux, et j'ai plus de pitié encore pour celui qui sort des basses classes que pour celui qui tombe des hautes classes.

Il y avait dans la parole de Raymond un tel accent d'honnêteté convaincue que madame d'Aigrizelles resta atterrée sous ces raisonnements d'un homme droit.

CHAMPFLEURY.

(La suite au numéro prochain.)



## VARIÉTÉS.

## LIVRES D'ÉTRENNES.

Nos lectrices ne sont pas seulement des femmes élégantes et superficielles qui ne songent qu'à parer leurs personnes de robes nouvelles, à lisser leurs cheveux, à embellir leur teint, ce sont des femmes instruites, spirituelles, qui, toutes dans leur boudoir, sur quelque meuble rare de Krieger, rassemblent les livres nouveaux qui charment leurs heures de solitude. La rêverie a son attrait, mais elle assombrit bien vite un cœur de femme; la lecture distrait et fortifie, et il y a longtemps qu'on a dit qu'un bon livre était un ami.

Paris a quatre librairies de la fashion où la foule des acheteurs afflue à l'époque des étrennes : c'est d'abord la Librairie nouvelle si admirablement située; là, parmi une foule d'albums, les albums anglais, les albums de Gavarni, ceux du *Journal pour rire*, parmi les keepsake et les livres de piété à riches reliures, s'étalent aussi élégamment reliés les nouveautés littéraires les plus recherchées; ce sont des nouvelles ou des poésies de Théophile Gautier, des romans d'Alexandre Dumas fils, de Champfleury et de madame de Girardin; des poèmes de madame Louise Colet; des récits posthumes de Balzac; des confidences de mademoiselle Mars recueillies par madame Roger de Beauvoir; petits livres dorés sur tranches, élégants, mignons, et que l'on peut glisser dans une boîte de bonbons.

La librairie de Garnier frères, si splendidement installée dans le faubourg Saint-Germain, vient de faire paraître un keepsake qui sera dans toutes les mains pour le premier de l'an, c'est l'*Histoire de l'empire ottoman* par Théophile Lavallée, illustrée de dix-huit gravures anglaises sur acier. L'Orient a toujours eu un attrait puissant pour toutes les imaginations poétiques; aujourd'hui cet attrait est doublé par la guerre de la Crimée; tous les regards se portent vers ces contrées, tous les esprits se préoccupent des destinées de cet empire que la France et l'Angleterre unies sont allées défendre. Dans toutes les familles on suit avec anxiété sur la carte les villes et les campagnes que traversent nos armées, mais les cartes sont insuffisantes pour satisfaire l'imagination; c'est au dessin qu'il faut demander la reproduction des paysages et des monuments, c'est du burin seul qu'on peut attendre la perfection des détails. MM. Garnier frères ont eu, on le voit, la plus excellente inspiration en publiant ce beau livre.

Les grands salons de M. Curmer sont, comme chaque année, remplis d'une foule élégante et aristocratique. On ne saurait imaginer une plus magnifique collection de reliures rares que celles qu'on voit étalées dans les vitrines, sur les consoles de velours rouge et d'ébène des riches salons de M. Curmer : ce sont, sur

vélin, des missels, des Bible, des Évangile, des livres d'heures, des Imitation, dont les plus excellentes gravures, d'après Raphaël, Michel Ange, Lesueur, Overbeck, reproduisent les sujets pieux; les uns sont reliés en cuir de Russie, les autres en maroquin, les autres en velours; les fermoirs sont en argent ou en vermeil, et souvent des treillis en mêmes métaux incrustés de pierreries recouvrent ces merveilleuses reliures; sur les marges peintes d'azur ou de carmin scintillent de petites fleurs de lis, des abeilles ou des étoiles. A côté de ces livres de piété qui sont autant de splendides étrennes, voici les albums et les buvards, les magnifiques keepsake, les fêtes de l'Église romaine, ayant en tête un admirable portrait de Fénelon; le muséum d'histoire naturelle où revivent les nobles figures de Buffon, Linné, Tournefort, Cuvier et d'autres grands hommes qui ont honoré la science; des vues du jardin des plantes et des gravures coloriées des fleurs les plus rares et des oiseaux les plus brillants; et pour faire suite à ce beau livre, l'*Histoire des mammifères* par M. Paul Gervais, avec trente magnifiques planches gravées sur acier et coloriées, et une foule de bois gravés; c'est là un beau livre d'étrennes à offrir aux jeunes savants. Puis vient l'*Histoire naturelle des oiseaux*, éblouissant volume qui, de même que celui du muséum d'histoire naturelle, plaira aux jeunes femmes et aux jeunes filles; là se trouvent reproduits dans des gravures peintes à l'aquarelle les types les plus brillants par leur couleur et l'élégance de leur forme.

Si on veut donner en étrennes un album de contre-danse ou de chant au lieu d'un beau livre, M. A. Curmer, l'éditeur en vogue du faubourg Saint-Germain, vous offrira en musique, comme son frère en littérature, un assemblage des plus élégants, entre autres le quatorzième album de l'*Encyclopédie musicale*, renfermant les plus beaux morceaux de piano des maîtres les plus célèbres. Quelle jeune fille ne sera ravie d'avoir pour son piano cette admirable collection? Mais n'oublions pas les enfants; c'est la librairie Blanchard, ancienne maison Hetzel, qui s'est chargée de pourvoir à toutes les fantaisies de cet âge, où l'étude doit être une distraction : quels livres attrayants, depuis les *Aventures de Tom Pouce*, par Stahl, jusqu'à *Monsieur le Vent et madame la Pluie*, par Paul de Musset! Puis, pour les petites filles, le *Royaume des roses*, par Arsène Houssaye, et *Trésor de fèves et fleurs de pois*, ce petit chef-d'œuvre de Charles Nodier. Les gravures de ces jolis volumes sont aussi mignonnes que les histoires qu'ils contiennent; les reliures sont éclatantes et dorées, et les enfants, en recevant ces livres charmants, croient encore recevoir un joujou, ce qui leur insinue l'étude sous la forme d'un plaisir.

RAOUL.



## CHRONIQUE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

L'Opéra a fait une solennité de la reprise de *la Muette*. L'empereur et l'impératrice assistaient à la représentation; la salle était splendide : fleurs et diamants, moire et dentelle, cheveux noirs et blanches épaules, grappes tombantes et nœuds relevés, belles jeunes femmes et fraîches jeunes filles se montraient dans toutes les loges; les regards brillaient, les mains se rapprochaient pour applaudir, on se sentait le cœur en fête, on attendait, on espérait, et, comme on n'a pas voulu perdre ces dispositions merveilleuses, on a paru se contenter de la charmante faiblesse de Gardoni, des efforts infructueux de la débutante et de la mimique exagérée de madame Cerrito. Nous qui trouvons que la grâce ne remplace pas la puissance, que la justesse de la voix est une nécessité première, que les robes jaunes ne vont point aux cheveux blonds et que les grands mouvements ne font pas les grands sentiments, nous sommes resté assez froid devant cet enthousiasme prévu, et nous nous sommes consolé en regardant dans une première loge, entre les colonnes, une ravissante femme, au profil pur, au regard profond, à la bouche sérieuse, qui paraissait noyée dans un flot de mousseline blanche, dont les cheveux dorés étaient relevés très-bas, à la manière des statues antiques, et qui portait pour tout ornement un petit diadème d'émeraude. Du reste, ni bracelet, ni collier; l'œil n'aurait pas voulu être distrait de la perfection de ses bras, ni de la merveilleuse forme de ses épaules : elle avait l'audace de la simplicité, elle recevait l'admiration sans voir qu'elle l'inspirait, et lorsqu'au moment du départ, enveloppée de son bournous rouge, elle s'est accoudée pour jeter sur la salle un dernier regard à la fois distrait et rêveur, elle nous a rappelé la *Polymnie*, et pour la voir plus longtemps nous avons quitté notre place sans savoir si mademoiselle Poulley chantait encore et sans nous soucier des derniers gestes de Fenella.

Vendredi on donnait les *Huguenots* : le public était aussi nombreux et plus attentif que l'anté-veille. Il semble qu'on se recueille pour écouter la musique de Meyerbeer, et que la pensée seule de l'œuvre immortelle communique à l'âme un sentiment mêlé d'attendrissement et de respect.

Les *Huguenots* sont peut-être ce que Meyerbeer a écrit de plus complet : c'est tout à la fois d'une énergie souveraine, d'une grâce infinie et d'une jeunesse impérissable. Les luttes symboliques de *Robert* vieillissent plutôt que cette histoire palpitante, que ces caractères vrais et sans allégories, que cette passion humaine qui frémit dans les *Huguenots*.... On est émerveillé que le maître ait créé des personnages de premier ordre, où l'auteur du libretto n'avait mis que des accessoires. — En effet, ce vieux serviteur, si rude et si tendre, si intolérant et si dévoué, n'est-il pas

le type luthérien dans toute l'étendue du sens poétique? Cette grande belle fille, entreprenante, exaltée, presque sauvage, méprisant le soin de son honneur comme celui de sa vie, n'est-elle pas digne de prendre place à côté de Marcel? Enfin Nevers, ce beau jeune homme en satin blanc, avec ses grands airs vainqueurs et ses fatuités adorables, n'est-il pas le représentant de ces charmants seigneurs dont l'élégante impertinence n'était surpassée que par le courage chevaleresque? Raoul, moins nettement dessiné, est pour l'acteur le rôle le plus difficile à sauver; mais il n'a été joué que par des maîtres qui ont triomphé des périls de la situation.

Obin a dit d'une manière assez magistrale ce rôle magnifique de Marcel, une des plus grandes physionomies dramatiques de ce temps-ci; la reine Marguerite demanderait de la coquetterie, de la grâce et de la beauté, mademoiselle Delly a la poitrine étroite, les bras anguleux et la figure pointue; sa voix est comme sa figure, ses notes élevées sont toujours aigres, son récitatif est mesquin, et ce qui lui manque n'est pas racheté par la simplicité. Mademoiselle Cruvelli est un enfant gâté qui sait qu'on lui pardonne ses sauvageries, ses audaces et ses négligences; elle est admirablement douée, mais elle jette ses richesses en prodigue, au lieu de les distribuer en sage; elle a des élans superbes et des chutes inouïes, des mouvements de reine et des embarras d'enfant; elle confond trop souvent la brusquerie avec la passion, elle pense à l'attitude de son corps au lieu de songer au sentiment de son âme, et pourtant elle n'a pas appris le grand art de marcher, de se traîner à genoux et de s'évanouir sur un sofa. Quand nous nous rappelons la manière noble et simple avec laquelle mademoiselle Falcon descendait l'escalier du château de Chenonceaux, nous regrettons que la jeunesse de mademoiselle Cruvelli l'ait empêchée d'étudier ce grand modèle; quand nous nous souvenons de ce cri sublime dans lequel mademoiselle Falcon disait : *Je t'aime*, nous voudrions que mademoiselle Cruvelli eût de moins beaux bras, parce qu'elle songerait peut-être un peu moins à les arrondir et un peu plus à son amour; quand nous pensons aux cheveux épars, au voile déchiré, aux traits pâlis de mademoiselle Falcon, nous nous plaignons de l'arrangement *inaltérable* de la coiffure de mademoiselle Cruvelli et des couleurs éternellement éclatantes de ses joues. Gueymard seul a fièrement soutenu la comparaison avec les souvenirs du passé, même quand ce passé s'appelle Nourrit et Duprez. Sa voix est puissante, sa prononciation est parfaite, sa passion est vraie, ses effets sont justes. Il a dit la romance du premier acte avec une suavité pleine de grâce, il a contenu l'énergie de sa voix, il a eu le charme suprême de la douceur dans sa force. Il s'est montré chevalier plein de courtoisie avec la reine Marguerite, et il y a vraiment du mérite à ce que la courtoisie soit tendre quand la reine Marguerite s'appelle mademoi-



selle Delly. Les scènes de mariage, de la provocation et du duel ont été jouées avec ampleur et dites à merveille, mais le triomphe, l'enthousiasme, le succès, c'est ce merveilleux duo du quatrième acte, qui à lui seul est un poème et un drame, et qui résume ce que le cœur qui aime renferme de plus terrible et de plus doux. Gueymard l'a dit tout entier sans un instant de faiblesse; énergique, tendre, suppliant, simple et passionné, il n'a fléchi ni comme chanteur ni comme acteur; j'entends encore son accent désespéré en disant: *Ce sont mes frères qu'on immole*, et je me souviens de la douceur suppliante avec laquelle il a répété: *Tu l'as dit, tu l'as dit*; on l'a applaudi, on l'a rappelé, on l'a fêté et on a confondu dans le même enthousiasme le maître illustre qui crée les chefs-d'œuvre et l'éminent artiste qui les fait admirer.

Une nouvelle bien inattendue, et dont tout le monde sera surpris, c'est celle de la retraite de madame Stoltz, dont le retour datait seulement de trois mois. Nous ignorons les causes qui ont déterminé la célèbre cantatrice à rompre un engagement qu'elle venait à peine de conclure. Si elle croit avoir à se plaindre de quelqu'un, du moins ce ne peut être du public, qui l'a reçue comme elle méritait de l'être. Il paraît que dès le 4 de ce mois madame Stoltz a signifié à M. Crosnier qu'elle entendait user de la faculté qu'elle s'était réservée de se retirer en payant un dédit de 50,000 fr. M. Crosnier a déclaré qu'il acceptait la rupture, et fait sommation à l'artiste de payer la somme stipulée; la sommation a même été suivie d'un jugement par défaut obtenu par M. Crosnier.

Madame Ugalde revient à l'Opéra-Comique, d'où elle n'aurait pas dû s'éloigner un seul jour. Dimanche dernier elle a signé avec M. Émile Perrin un engagement de quatre ans. Elle fera sa rentrée dans *Galathée*, l'un des rôles dans lesquels elle a toujours produit le plus d'effet.

Au Théâtre-Français le mouvement est extraordinaire, mademoiselle Alice Thieric arrange la *Chercheuse d'esprit* de Favart, où elle jouera le rôle de Nicette. On répète de dix heures du matin à cinq heures du soir, d'abord la comédie de Samson, *Père et Savant*, ensuite les *Jeunes gens*, comédie en trois actes de M. Léon Laya, la reprise de *l'Aventurière* de M. Émile Augier, et la *Tzarine* de M. Scribe, qui sera représentée avant la fin du mois.

Au Palais-Royal on verra les *Parisiennes de la décadence*, vaudeville en trois actes de MM. Clairville et L. Thiboust, presque en même temps que le théâtre du Vaudeville représentera les *Parisiens de la décadence* de M. Barrière, où Desgenais nous menace de sermons formidables.

A l'Odéon on prépare une *Médée*, de M. Hippolyte Lucas. C'est une seconde tentative de traduction d'Euripide dans le genre de celle d'*Alceste*.

A la Gaité l'on songe déjà à remplacer les *Cinq cents diables* par les *Chasseurs de chevelures* de MM. Barrière et H. de Kock; après quoi l'on montera une pièce à *Cosaques*, intitulée le *Masque de poix*, de M. B. Antier.

Aux Délassements-Comiques, pour le 23 du présent mois, le public est invité à une grande revue de l'année en seize tableaux, avec décors et costumes splendides, écrite par MM. de Guinée et Ch. Potier, avec le titre de *Vlà c'qui vient de paraître*.

Au Cirque-Impérial la *bataille de l'Alma* sera bientôt remplacée par les *Conquêtes d'Afrique*, drame militaire de MM. Cogniard frères.

Avant de jouer le *Fils de Paillasse*, le nouveau drame en trois actes de M. Dennery, Frédérick-Lemaître jouera à l'Ambigu-Comique le *Joueur et Paillasse*, l'autre drame du même M. Dennery.

LÉOPOLD DANJEAU.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le *ROI DES ALBUMS*. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché: il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché, et 40 fr. cartonné. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché, et 8 fr. cartonné.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 40 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.